

Montréal 2010
Nouveau Cinéma

Cannes 2010
ACID

Pusan 2010
(Corée)

Londres 2010
Raindance



«C'est trop rare de voir un travail aussi authentique, fort et inspiré.»

Michel Reilhac - ARTE

DONOMA

Un film Guérilla par Djinn Carrénard

LAETITIA LOPEZ LAURA KPLEGI SALOME BLECHMANS

EMILIA DEROU-BERNAL MATTHIEU LONGATTE

SÉKOUBA DOUCOURÉ VICENTE PEREZ

MUSIQUES PAR FRANCK VILLABELLA

COORDINATION : EMILIE DAVY

Martin!

TABLE DES MATIÈRES

PAGE 3 - SYNOPSIS ET LISTE TECHNIQUE
PAGE 4 - HISTORIQUE DU PROJET
PAGE 6 - LES THÈMES
PAGE 7 - MISE EN SCÈNE
PAGE 8 - DIRECTION D'ACTEURS
PAGE 9 - DJINN CARRÉNARD, RÉALISATEUR
PAGE 10 - L'ÉQUIPE DU FILM
PAGE 13 - ON VEUT VOIR DONOMA (LAUREN BASTIDE POUR ELLE)
PAGE 14 - LE CINÉMA COMME ART DE LA GUERRILLA (LÉO SOESANTO POUR LES INROCKS)
PAGE 15 - LIBRE FILMEUR (THOMAS ROLAND POUR BRAZIL2)
PAGE 17 - CRITIQUE DU FILM (OLIVIER BARLET POUR AFRICULTURES)
PAGE 18 - DRÔLE, VIF ET SUBTIL (PASCAL LE DUFF POUR NOTRE CINÉMA)
PAGE 19 - ENTREPRENEURS, GUERRILLEROS ET ARTISTES (JULIE COUDRY)
PAGE 20 - DONOMA, CONTE DE CINÉMA (JOACHIM LE PASTIER POUR LES CAHIERS DU CINEMA)

CE FILM EST SOUTENU PAR L'ASSOCIATION DU CINÉMA INDÉPENDANT POUR SA DIFFUSION
CE FILM EST SOUTENU PAR LE GROUPEMENT NATIONAL DES CINÉMAS DE RECHERCHE
CE FILM A REÇU L'AIDE À LA POST-PRODUCTION DE LA RÉGION ILE-DE-FRANCE



DONOMA

DE DJINN CARRÉNARD

LONG MÉTRAGE



SYNOPSIS

Une enseignante s'engage dans une relation ambiguë avec le cancre de sa classe de lycée professionnel ; une jeune femme déçue en amour décide de court-circuiter tous ses critères conscients et inconscients de choix, en sortant littéralement avec le premier venu ; la dernière histoire met en scène une jeune fille agnostique qui va être amenée à se poser des questions sur la religion chrétienne. Elle va au cours de son questionnement rencontrer un jeune homme un peu marginal et très croyant. Toutes ces histoires se croisent sans s'influencer, et trouvent une symbolique dans le lever de soleil qui donne son nom au film: Donoma (Le jour est là).

Ce film est un voyage, une invitation à regarder le territoire de l'autre. Chaque personne est un pays, une histoire exaltante et complexe. Le film explore ses personnages en les laissant révéler eux-mêmes la finesse de leur perception, leurs désirs contradictoires, leurs croyances, la chute de leurs repères. Tout les unit et tout les sépare. Ce qui semble les rapprocher, âges, famille, lieux, école, images, dessine leurs différences. Chacun existe en empruntant le chemin des autres. La relation trouble d'un professeur et son élève, la tentation sacrificielle d'une jeune fille pour sa soeur, le silence de la jeune femme photographe... les rapports de pouvoir se cachent sous la séduction, la séduction se cache sous les silences, le silence sous le ratage... La forme cinématographique de Donoma est enthousiasmante, inventive, maîtrisée. Remarquable aussi est sa tentation de regard global. Les personnages sont jeunes, mais déjà aux prises avec des problèmes d'adultes. Ils ne sont ni en guerre ni en paix. Ce jeune cinéaste inconnu déambule dans les destins de ses personnages et mine de rien, en toute liberté, pose les questions fondamentales à toute existence.

Joël BRISSE, Cinéaste (ACID)

2010 / FRANCE / 2H15
COULEUR
XDCAM (NUMÉRIQUE)

AVEC

EMILIA DEROU-BERNAL
LAURA KPEGLI
SALOMÉ BLECHMANS
SÉKOUBA DOUCOURÉ
VINCENTE PEREZ
MATTHIEU LONGATTE
DELPHINE II
LAETITIA LOPEZ
MARINE JUDEAUX

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARIO
DJINN CARRÉNARD
IMAGE
DJINN CARRÉNARD
SON
DJINN CARRÉNARD
MONTAGE
DJINN CARRÉNARD
MUSIQUE
FRANK VILLABELLA
COORDINATION
ÉMILIE DAVY

**PRODUCTION DÉLÉGUÉE
(EXECUTIVE PRODUCER)**
DONOMA GUERILLA
contact@donoma.fr
**PRODUCTION EXÉCUTIVE
(LINE PRODUCER)**
DACP Films
llascary@dacp.fr



DJINN CARRÉNARD

NÉ EN 1981 À PORT AU PRINCE EN HAÏTI,
VIT ET TRAVAILLE À PARIS

HISTORIQUE DU PROJET



MARS 2009

Première réunion de l'équipe, nous décidons de nous lancer dans l'aventure, objectif : faire un long métrage avec 150€ de budget !



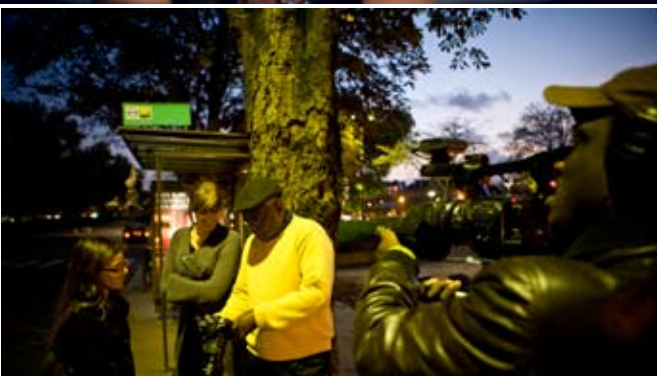
AVRIL 2009

Nous distribuons des câlins gratuits en collant au passage des poissons d'avril dans le dos des passants pour attirer l'attention des internautes sur le lancement du projet.



MAI 2009

Les internautes découvrent des portraits vidéo des comédiens ainsi que le début de leur travail de préparation.



JUIN 2009

Le tournage débute, Djinn, le réalisateur, est l'unique technicien à la caméra, à la lumière, au son et au montage...



OCTOBRE 2009

Le montage est terminé, les internautes impatients découvrent le film lors d'une projection privée au cinéma l'Écran de Saint-Denis, le pari est tenu !

CANNES 2010



L'ACID sélectionne DONOMA dans le cadre du Festival de Cannes 2010, le film intéresse un distributeur et séduit les exploitants de salles, il obtient le soutien du Groupement National des Cinémas de Recherche. DONOMA est ensuite sélectionné dans de nombreux festivals: Pusan (Corée du Sud) Raindance (Londres), Nouveau Cinéma (Montréal) Tübingen (Allemagne).

«Au sein de l'ACID, le film Donoma cassait lui aussi la donne traditionnelle en affichant sa liberté sur tous les plans.»

Léo Soésanto - Les Inrocks



LES THÈMES

DJINN CARRÉNARD: *Mon travail cinématographique a toujours concerné le couple : en plusieurs courts-métrages, je me suis intéressé aux rapports de force permanents qui constituent la relation amoureuse... Je me suis fixé pour objectif de reconstituer le couple en respectant toute sa complexité de façon à ce que le spectateur ait un mal fou à choisir son camp, l'impossibilité d'être manichéen.*

La rupture en dit énormément sur les personnalités qui ont composé le couple, elle est un vrai bilan sur la dose d'amour et de respect qu'elles se portaient. C'est la raison pour laquelle dans DONOMA, on voit naître et rompre chacun des couples que j'ai choisi pour illustrer mon propos.



C'est après qu'une amie m'ait parlé de son histoire avec un homme de 17 ans alors qu'elle en avait 32 que j'ai eu envie de mettre ça en images. Comment deux personnes avec un décalage d'âge aussi grand peuvent-elles se retrouver dans un même lit ? Comment peut-on se rapprocher charnellement après s'être détesté ? Les origines latines de Analia, cette enseignante iconoclaste, placent la passion au cœur de son processus de séduction.



L'histoire des inconnus m'est venue après avoir découvert la série de documentaires «Contact» consacrée aux photographes. Celui de Nan Goldin m'avait particulièrement marqué : elle avait une façon de partager les moments les plus intimes de sa vie avec un ton factuel qui rendait l'ensemble de son récit encore plus déstabilisant.



La troisième histoire suit Salma, une adolescente agnostique qui vit dans un pavillon de banlieue parisienne et qui va entrer dans un questionnement vis à vis de la religion chrétienne après l'apparition de stigmates sur ses poignets et ses pieds. Salma devient l'emblème de la jeunesse contemporaine en mettant la religion à l'épreuve de la modernité, lui demandant d'être plus qu'un code de conduite issu du passé, lui demandant la réponse à ses questions existentielles.

DJINN CARRÉNARD: *J'ai tourné ce film avec une caméra HD sur la quelle j'ai ajusté des objectifs d'appareil photo. Cette technique me permettait de réduire la profondeur de champ, m'éloignant ainsi de l'image unidimensionnelle qu'inflige la vidéo.*

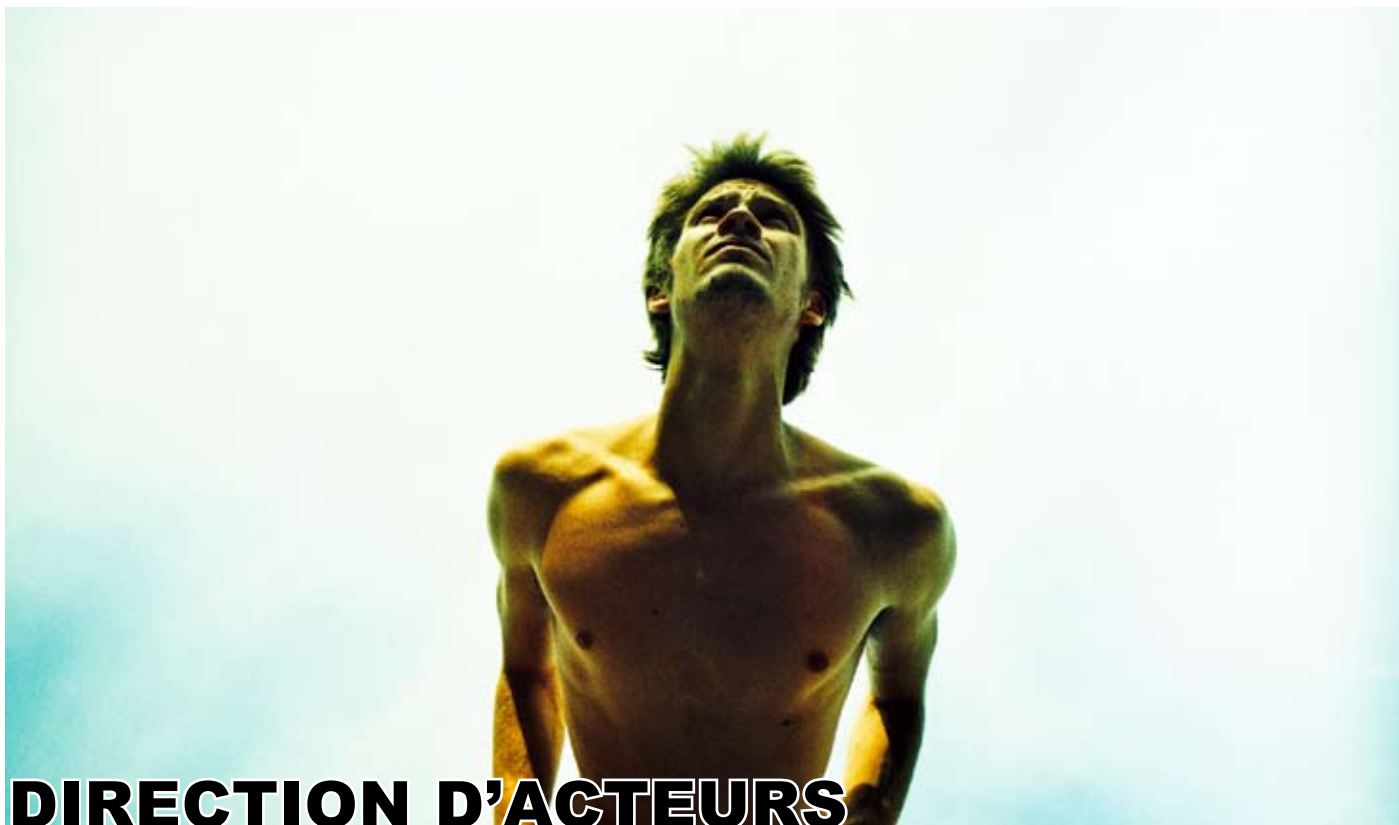
De plus, cette technique ouvrait la voie à un artisanat de l'image qui définit le travail sur la photographie de DONOMA

L'idée principale était de ne pas subir mes déficiences dues au manque de moyen en tentant de les éviter, mais au contraire inviter ses imperfections en leur donnant un sens.

Mon cinéma est très intime, et sa quête perpétuelle du réel pourrait même le placer comme voyeuriste. Dans ma mise en scène, j'ai cherché à matérialiser ce voyeur que devient chaque spectateur par l'utilisation d'une caméra portée unique tout d'abord : La caméra se déplace autour des sujets, est gênée dans sa vision par un obstacle, se déplace pour continuer à voir... La caméra n'est pas cette caméra classique, elle n'est plus cet œil omniscient toujours placé au bon endroit pour capter l'action, elle devient ce badaud invisible. La perception de la caméra (donc du spectateur) comme intrus voyeur est accentuée par des « regards caméra » demandés par moi aux comédiens à des moments précis de l'intrigue où le personnage ressent ce public qui le surprend dans son intimité la plus profonde.

J'étais seul pour cadrer et faire le point, cela induisait inévitablement des manquements dans la précision de la mise au point. Encore une fois, au lieu de m'échiner à faire le point le plus vite possible, ce qui aurait rendu plus flagrantes mes difficultés, j'ai tenté de placer la mise au point dans le registre de cette caméra comme intrus voyeur, en créant un rythme assimilable aux émotions ressenties par cet intrus, j'ai tenté de dépasser la mise au point fonctionnelle. On retrouve ainsi une vision de caméra qui nous rappelle des vidéos vues sur Internet par des reporters populaires qui filment à la volée une action qui ne se passera qu'une seule fois, et qui est trop puissante pour ne pas intéresser.





DIRECTION D'ACTEURS

Depuis plusieurs années je recherche dans mon processus créatif un cinéma criant de vérité, c'est la raison pour laquelle j'ai entrepris sur mes précédents films de travailler sur l'improvisation. Je me retrouvais à chaque fois face à un dilemme : quand les comédiens improvisaient, la scène était tout de suite très réaliste, mais je n'en contrôlais pas du tout la durée et le dynamisme... a contrario, quand les comédiens interprétaient un texte que j'avais écrit, énormément de travail était nécessaire avant d'approcher le réalisme, avant que je réussisse à leur communiquer l'intention de la continuité dialoguée.



C'est en automne 2008 que j'ai réussi à trouver la technique qui me permettrait d'allier dynamisme et réalisme... en travaillant sur un court métrage, j'avais entrepris d'utiliser une direction hybride : l'improvisation dirigée.

En partant d'un canevas précis qui leur indiquait les différents mécanismes de la conversation, et les différents virages émotionnels à effectuer, les comédiens devaient utiliser leurs propres mots pour donner vie à leurs personnages. L'improvisation les forçait à se plonger directement dans la scène, sans autre choix que de vivre l'histoire. Nous faisons de nombreuses répétitions dans les conditions du tournage, afin de contrôler l'efficacité des canevas d'improvisation, réajustant sans cesse les directives et les émotions. Cette technique a donné naissance à un court métrage, « White Girl In Her Panty », qui m'a conforté dans l'idée que j'étais prêt à passer au format long.

Pour que les comédiens puissent recréer plus facilement le réel, j'ai tenu à être le seul technicien sur le plateau. Nous utilisons les lumières naturelles afin de garder l'énergie créative, qu'ils n'aient pas besoin d'attendre à partir du moment où ils sont prêts à tourner

DJINN CARRÉNARD, RÉALISATEUR

BIOGRAPHIE

Je suis né à Port au Prince en Haïti en 1981. J'ai passé en Haïti, jusqu'à l'âge de 11 ans une scolarité rythmée par les régimes dictatoriaux, les coups d'états militaires et les embargos économiques, mais je garde pourtant un souvenir impérissable de cette enfance à Port-au-Prince que j'ai quittée pour le continent africain, plus précisément le Togo en 1992.

L'arrivée sur le continent africain fut un choc pour moi qui y ai découvert une Afrique multiple et loin des clichés, entre modernité et traditions ancestrales. Cependant, le séjour est de courte durée, notre famille est rapatriée vers la France quelques mois plus tard en raison de troubles politiques. J'ai habité alors deux années à La Poterie Cap d'Antifer, un petit village perché sur des falaises normandes, avant de m'envoler pour la Guyane Française en 1994.

Je suis resté en Guyane jusqu'à mon baccalauréat, me gavant de récits en tout genre, des personnalités et des cultures les plus différentes toutes venues se rencontrer sur cette terre amazonienne. J'ai passé ainsi quatre années à Saint-Laurent du Maroni, une ville sur les berges d'un fleuve tourmenté formant la frontière avec le Surinam. La ville disposait à l'époque d'un seul cinéma équipé d'un seul écran, et d'un film unique qui restait parfois plusieurs semaines de suite à l'affiche. J'ai quitté la Guyane en 1998 pour poursuivre des études de philosophie à Paris.

Les années de fac se partagent entre les amphithéâtres de la Sorbonne et les salles de cinéma de la capitale. L'arrivée de la carte UGC Illimitée scelle la fin de mes études, que j'ai abandonnées en licence pour me consacrer totalement à l'image, et fonder Diaph1kat avec Aïssatou Baldé en 2004. Au sein de Diaph1Kat j'ai enchaîné les projets les plus divers, des courts métrages civiques en passant par des clips vidéos, un documentaire sur les foyers de migrants maliens, et des courts métrages où la thématique du couple revient souvent.

En 2008 je pars à New-York pendant trois mois, lors d'un voyage riche en émotions : je vis l'euphorie qui a soulevé l'Amérique avec l'élection de Barack H. Obama, je revois mon père que je n'avais pas vu depuis plus de 10 ans, et je tourne non stop, réalisant entre autres deux courts métrages et un documentaire. De retour à Paris j'ai ressenti de façon très forte la nécessité de me lancer dans l'aventure de mon premier long métrage, en travaillant avec des comédiens qui avaient nourri mon parcours et mon inspiration durant ces dernières années.



FILMOGRAPHIE

Court métrages :

- White Girl In Her Panty (2008)
- Comme d'Habitude (2008)
série de courts métrages civiques
- Le Nègre Joyeux (2007)
- De C à D (2005)
court métrage sur le couple
- Courts en Impro (2004)
série de court métrages civiques

Clips :

- Bad Girl Trilogy (2008)
- Serious Business (2007)
- Femmes Femmes (2007)
- NYC Streets (2007)
- Veux tu m'épouser (2006)

L'ÉQUIPE DU FILM

ÉMILIA DEROU-BERNAL

Ma première impression d'Emilia : Elle est jolie, athlétique, très tendance dans sa façon de s'habiller, le mélange m'a tout de suite inquiété. Et puis elle s'est assise, elle s'est présentée, et elle a complètement balayé les idées reçues que je pouvais avoir sur elle. Elle est porteuse d'un calme, d'une détresse et d'une maturité. Elle fait circuler à travers son corps une foule d'énergies complètement contradictoires, en les contrôlant parfaitement. Emilia est aussi réalisatrice, ce qui fait que c'est un vrai plaisir de bosser avec elle, elle comprend les impératifs, elle reste professionnelle en toute circonstance, se contente des informations qu'on lui donne, et se donne à fond dès la seconde où on dit « Action ».



« Ce qui m'a plu dans le personnage d'Analia c'est qu'il m'a permis de sortir de mes zones de confort, certaines scènes dans le film consistaient en une véritable prise de risque. Grosso modo j'ai dû y aller «con dos cojones!», à l'aveugle et en confiance. Un véritable bonheur. »

SÉKOUBA DOUCOURÉ

C'est un surdoué du jeu. Il amène très naturellement ce que plein d'autres personnes sont obligées de bosser pendant des années. Il a un charisme, un magnétisme, une belle gueule, un physique avantageux sans faire petit minet qui prend trop soin de lui. L'hiver 2008 j'étais à New-York, Sékouba me passe un coup de fil, il y était aussi, on est partis sur les chapeaux de roues dans le tournage d'un court métrage dont j'ai écrit le script là-bas : l'histoire de deux expatriés français qui tombent amoureux sur fond de Grosse Pomme. Le film a été tourné et monté en une dizaine de jours, défi relevé car Sékou me fait confiance, il sait où je veux en venir, et même quand il ne sait pas, il y va à fond, sans économiser ses forces... On a tourné par -15°C en plein Central Park une scène où il faisait du jogging, je le filmais depuis un pousse-pousse qui doit encore maudire ce jour où il a accepté de jouer le travelling humain pour un Guerilla Filmmaker français !



« Le tournage guerilla pour moi c'est profiter du temps qui nous est imparti maintenant car ce temps-là, cet instant présent n'appartient qu'à nous mêmes, personne ne peut nous le retirer. Moi qui suis d'ordinaire partout mais nulle part, le Blue-Print Guerilla m'a appris à habiter le temps présent pour servir aux autres, au projet. »

SALOMÉ BLECHMANS

Je l'ai rencontrée peu de temps avant le début du projet, elle venait de boucler un scénario qu'elle voulait que je co-réalise avec elle. J'ai lu son script en un temps record, j'avais une vraie facilité à voir l'histoire se dérouler sous mes yeux, j'entendais les dialogues. Le rôle qu'interprète Salomé, je l'ai écrit en pensant à ma petite soeur il y a de cela 4 ou 5 ans. Je voulais faire un long et minutieux casting pour ce rôle, mais après une discussion sur la religion avec Salomé j'ai acquis la certitude que ce rôle était pour elle et personne d'autre. Tous les deux nous partageons une distance avec les religions qui n'est pas incompatible avec une fascination pour les livres saints et le spirituel en général.



« J'admire beaucoup son travail, son rapport respectueux à ceux qui l'entourent et sa passion pure pour ce métier. Il s'est auto-formé, et l'on ressent dans son art une liberté brute et un propos original et réfléchi. Il dit être obsédé par le couple et je trouve beau qu'il l'assume à travers ce film. Avec Djinn, j'ai retrouvé l'envie de créer immédiatement, sans attendre, avec la passion qui fait que je dors, mange et rêve cinéma. »

MATTHIEU LONGUATTE

J'ai rencontré Matthieu en 2004, il était membre d'une troupe d'improvisation de Trappes, Les Prodiges. C'était l'époque de mes premiers films, et cette troupe m'a accueilli à bras ouverts, je me suis tout de suite senti à l'aise et soutenu malgré le fait que j'étais aux balbutiements de la pratique de mon art. Matthieu jouait avec eux un spectacle nommé Impro TV. Ils montaient sur les planches plusieurs fois par semaine pour improviser entièrement un spectacle comique, de la performance pure... non seulement ils arrivaient à être drôles, mais les vannes et les blagues ne s'arrêtaient pas quand ils quittaient la scène, dès que ce groupe de trublions étaient réunis, c'était du non stop. N'ayant aucun doute sur la capacité de Matthieu à être drôle, j'ai décidé dans ce film d'aller chercher le puissant côté tragique qui soutient tout comique.



« L'expérience en mode Guerilla est une belle leçon de vie. Comme quoi avec rien on peut faire beaucoup. J'aime la rue, j'aime les beaux trucs faits avec peu de moyens, j'aime la débrouille, j'aime Paris, j'aime le cinéma, j'aime jouer la comédie, j'aime découvrir de nouvelles personnes; alors jouer la comédie à la débrouille pour un film dans les rues de Paris avec de nouvelles personnes cela n'a été que du bonheur. Toutes les anecdotes qui ont bercé la construction de ce projet auraient pu facilement former un film et feront en tout cas désormais partie à jamais du film de ma vie. »

VINCENT PEREZ

Vincent est comme j'aurais aimé l'être à son âge. Il rappe, fait de la comédie, a réalisé un court métrage, porte une crête alors qu'il déteste la tecktonik... Il se fout complètement du regard des autres, il fait ce qu'il veut, au moment où il veut, et malgré cette indépendance de pensée, il arrive à respecter une bonne partie des règles. Similaire à Sékouba, c'est un surdoué du naturel qui a besoin de bornes, tu le lances dans une situation, tu réponds à quelques unes de ses questions, et il est parti, il se fait plaisir. J'avais envie qu'il apprenne sur ce film un peu de la technique de ses aînés, qu'il apprenne à canaliser son énergie, à rester concentré pendant toute une journée de tournage.



« L'indépendant est pour moi le futur du cinéma, et même je dirais de tous les arts. C'est quelque chose qui prouve que sans moyens, on peut arriver à quelque chose si on en a la passion et la motivation, le fait de ne pas suivre le troupeau comme un mouton mais d'arriver quand même à la fin au même objectif est pour moi une sorte de révolution artistique. Et j'espère que de plus en plus de personnes rentreront dans cet état d'esprit qui donne sa chance à tout le monde. »

LAETITIA LOPEZ

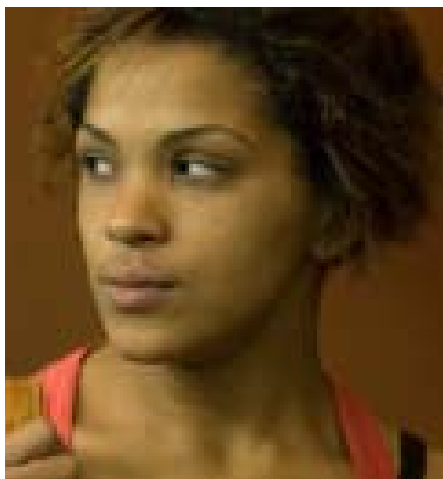
Je partais à New-York l'hiver 2008 quand une amie m'a donné le contact de Laetitia qui y était pour suivre un coaching de comédien. Le récit de ses mésaventures dans New-York m'a inspiré de façon presque immédiate le court métrage «White Girl In Her Panties». On s'est retrouvés devant un grand bol de thé dans le quartier de Chelsea, et une dizaine de jours plus tard le court métrage était tourné et monté. Ces tournages éprouvants laissent chaque participant admiratif de la performance accomplie sous ses yeux par son coéquipier. Beaucoup de confiance et de respect nous lient et m'ont donc donné envie de retrouver le personnage de Leelop qu'elle rêvait réincarner. On voit se terminer sur fond de Paris l'histoire d'amour qu'on avait vu commencer à New-York.



« Le tournage guerilla, c'est être hors de toute convention, on veut faire un film! Et on va donc faire un film, maintenant! Okay c'est simple, action...!!! L'expérience de Donoma pour moi a été hallucinante, une fois l'équilibre trouvé entre le perso, les indications de Djinn et mes émotions, j'étais en roues libres... j'ai vraiment senti le truc de la situation qui te prend les tripes, le cerveau lui fait son break, et tu donnes tout pour le personnage, la situation, le partenaire, le réal (??) Tu donnes tout parce ce métier nous le demande sans demi-mesure, et c'est de l'or ! »

LAURA KPEGLI

J'aime beaucoup le langage corporel de Laura : il est très délicat et réservé, complètement aux antipodes de sa personnalité extravertie. Laura c'est le genre de comédienne à te rejouer une scène 5 fois, en apportant quelque chose de nouveau à chaque fois, je dis bien à chaque fois. Elle a une imagination débordante, une spontanéité déstabilisante. Je me souviens d'un tournage où elle improvisait une scène de réveil avec un autre comédien, elle devait le sortir du lit à tout prix : Laura saute sur le bord de la fenêtre, en le menaçant de se jeter en bas s'il ne sort pas tout de suite du lit. J'ai failli avoir un arrêt cardiaque ce jour-là tellement j'ai eu peur qu'elle ne bascule.



« Ce film m'a portée parce qu'il m'a permis de travailler à Paris, avec tout ce que je suis et qui n'est pas cette ville. À l'intérieur de ce rythme il y a eu celui d'une démarche artistique vaste et d'un engagement sans durée. Au service d'un film. Un film qui nous a permis de nous visiter, de nous dépasser à l'intérieur de nos habitudes, et dans l'art que l'on fabrique. »

FRANK VILLABELLA

Frank Villabella est commercial, et passionné par les musiques de film. Il a pris il y a quelques temps un congé sans solde pour se faire une bande démo, une vingtaine de titres qui témoignent tous de la richesse de ses influences et de sa sensibilité artistique. Il y a un an, Cédric Lartigue me fait découvrir cette bande démo, et elle n'a jamais quitté mon Ipod depuis... J'écris, je tourne, je commence le montage en écoutant les titres de Frank... cette bande démo est devenue ma gourde de potion magique.



« Djinn aime ma musique et j'aime que ma musique soit posée sur ses images. L'équation est aussi simple que ça. J'ai toujours composé ma musique comme un élément incomplet, Djinn apporte le second élément. Je réalise de la musique pour Djinn mais lorsque je regarde le travail final, je pense c'est pour moi qu'il a travaillé. Ses images collent parfaitement à ma musique. Il y a une alchimie parfaite... »

MARINO

Marino est chanteuse et dessinatrice. Elle a un univers artistique qui navigue entre l'innocence enfantine et la désinvolture adolescente. Elle a su nous rendre complètement accro à son inspiration, en devenant le barde officiel de notre troupe, nous suivant en festivals, jouant avant les projections. Elle fascine notre public et le rend perméable et émotif après quelques chansons obsédantes et intimes qui font éclater de rire aux larmes. Ses origines diverses, ses amours trépidants, sa famille haute en couleurs, tout événement dans sa vie réussit à trouver la note et les mots pour être partagé avec les attentifs.



«Je suis persuadée que Djinn possède des pouvoirs de télékinésie et de contrôle mental. Sinon comment expliquer cette confiance incroyable qu'il génère chez ceux qui l'entourent et travaillent avec lui? L'autre solution serait bien sûr qu'il soit bourré de talent. Ah ouais ça doit être ça en fait...»

Je suis aussi depuis longtemps un fan des oeuvres graphiques de Marino qui vont de la caricature esquissée sur un logiciel à la fresque peinte sur les murs de sa chambre à l'acrylique. C'est donc naturellement que je me suis tourné vers elle au moment de trouver une affiche à cet OVNI nommé DONOMA... Elle a su exprimer l'atypisme de DONOMA, ma volonté de rupture avec les identiquement lassantes affiches de cinéma qui hantent nos couloirs de métro, nous donnant l'impression que les mêmes films sortent plusieurs fois par an.

LA PRESSE



On veut voir DONOMA

Si «Donoma» suscite un enthousiasme aussi débordant dans toutes les salles de projection qui l'accueillent, c'est parce qu'il évite tous les clichés. Un garçon de banlieue très myope, une vierge qui se donne à un inconnu, une photographe blanche dont les parents sont noirs, une athée porteuse de stigmates, une prof d'espagnol qui rappe : «DONOMA» parle de couple, donc d'amour et de différence, en déroutant fort son public. Les personnages féminins tiennent en respect des hommes qui aiment avec maladresse. Du pied des tours aux appartements bobos, Paris y est intelligent et beau.

«Donoma» (le jour est là), c'est 2h15 de vérité brute et d'émotion complexe. Le jeune réalisateur Djinn Carrénard voulait prouver qu'on pouvait faire un film sans argent ni piston. Alors il a tout fait tout seul: scénario, réalisation, montage, avec un budget de 150€. Enfin, seul, pas tout à fait, puisqu'il est entouré d'une équipe de comédiens hors du commun, impliqués jusqu'à la moelle dans la promotion de ce «film-guerilla». «Donoma» cherche toujours un distributeur. Pas pour longtemps, on en est certains.

LAUREN BASTIDE

ELLE



LÉO SOÉSANTO

LE CINÉMA COMME ART DE LA GUERRILLA

Un confrère twittait ainsi pendant Cannes: « si tu te retrouves à une projection de l'ACID à Cannes, c'est que tu as oublié de faire quelque chose de plus important ». Oui, monsieur. Non. Au vu de la disette (parfois) de films vraiment enthousiasmants (cette année, celles d'avant, celles futures), il convient de toujours fureter dans les sélections parallèles : ici, celle de l'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion, regorgeant toujours de films dits « petits » par rapport aux « grands » de la Compétition Officielle, mais qui ne déméritent jamais dans leur fraîcheur de première oeuvre.

Cette année, le mot indépendance débordait l'ACID et trottait sur la Croisette selon différents modes : Godard proposant le jour même de sa projection son film *Film Socialisme* en vod sur Internet, Olivier Assayas court-circuitant le cinéma en passant par la télévision (Canal +) pour faire un vrai film, mais pour la télévision, avec Carlos... au sein de l'ACID, le film *Donoma* cassait lui aussi la donne traditionnelle en affichant sa liberté sur tous les plans.

Son jeune réalisateur Djinn Carrénard voulait faire un film... et l'a fait très vite, du désir à l'action, en court-circuitant les modalités classiques (attente de financements, attente... et attente) et en tournant guerrilla-style. John Carpenter disait que « faire un film, c'est déplacer une armée derrière une montagne avant le coucher du soleil ». **Carrénard et sa troupe (indissociables) se la sont joués commando malin, faisant gratuitement Donoma avec des bouts de ficelles.**

Une caméra, des idées, un ton et puis c'est tout.

Cette liberté se retrouve tout au long du film, et qu'une production classique aurait bridé : des plans-séquences qui n'en finissent pas, des bavardages dont un dans le noir total (celui d'un couloir d'immeuble, rythmé par le minuteur), des intrigues qui s'emboîtent sans forcément se résoudre et surtout beaucoup de vie. **La série télé s'y entrecroque avec la photographie et le théâtre de rue dans un bouillonnement foutraque et réjouissant.**

Donoma fait se croiser plusieurs personnages de divers milieux : une prof d'espagnol et son élève revêche mais amoureux, une jeune fille agnostique mais madone malgré elle touchée par la grâce, une photographe s'entichant du premier venu. Free-style et vivant dans la forme, le film est paradoxalement plutôt déterministe sur le fond. Ou comment être condamné à aller vers celui, celle qu'il ne faut pas, à aimer ce qui pourrait vous détruire. **Mais plutôt que de faire pensum, Donoma accepte cela avec un sourire résigné et une tristesse zen culminant dans un lever de soleil qui donne son titre au film** : un prénom amérindien qui signifie « le jour est là », mais qu'on pourrait lire comme *Dogma* (on pense au film de Kevin Smith, mais moins la déconnade) ou *Ma-dono*.

A Cannes, on constatait de visu en rencontrant l'équipe d'acteurs tous pour un pour tous qu'elle était très proche de son incarnation à l'écran. Et, bon, une fois un film mis dans la boîte, aussi librement soit-il, il faut le montrer. Des négociations avec un distributeur sont en cours et la vie de festival commence. L'équipe a déjà son plan de bataille pour faire la promo, à l'arrache, à coups de happenings et autres « trucs top secrets ». « On a fait ce film un peu de la manière dont il ne faut pas faire des films, mais ce qu'on veut au final, c'est qu'il finisse dans les salles et qu'on voie l'affiche à l'UGC Odéon », dixit Djinn Carrénard. Amen.

Libre filmeur



Film tourné en auto-production avec une équipe réduite au minimum, Donoma fait sensation lors de sa projection au sein de la programmation de l'ACID 2010 à Cannes. Film choral atypique, Donoma, c'est aussi l'histoire d'un long chemin de croix d'une poignée de passionnés ne vivant que par et pour le cinéma.

Pour beaucoup, les films choraux, c'est à la mode. Donoma ne serait qu'un film dans l'air du temps de plus s'il ne sortait des sentiers balisés par les nombrils des sempiternels mêmes acteurs et faux cinéastes français. À travers l'histoire de quatre couples, Djinn Carrénard, jeune réalisateur habité, parle de tolérance, de foi en Dieu, de racines, du besoin de l'autre... Au sein de ce long métrage où tous ces thèmes s'entrecroisent, les ramifications sont multiples, élèvent le film dans le tortueux labyrinthe du mélange des genres. « Il y a cette grosse admiration que j'ai pour tous ces réalisateurs indépendants américains qui ont fait leur premier film avec leurs propres moyens comme Spike Lee, Jim Jarmush, Roberto Rodriguez... Cette démarche là a changé durablement le cinéma indépendant chez eux. » Malgré ces paroles revendicatrices, Djinn Carrénard n'a pas pour autant la prétention de révolutionner le cinéma français. Auto-production tournée caméra HD à l'épaule, Donoma est, par la maturité d'écriture de son auteur, sa façon de filmer très particulière, ses plans contemplatifs et ses parti pris à la lisière du fantastique, une alchimie des styles de John Cassavetes et Michelangelo Antonioni. Sachant tirer partie de ses décors, Djinn Carrénard arrive à en dégager une sorte de poésie urbaine qui n'est pas sans rappeler les derniers plans de L'éclipse du cinéaste italien. Dépouillé de tout discours social ou idéologique, le film de Djinn Carrénard est une oeuvre à part, qui va de l'humain au métaphysique. Un aspect déjà présent dans le titre, Donoma, qui « veut dire 'le jour est là' en langue sioux

C'est à voir avec mes origines : Haïti a une grande histoire d'amour avec les Indiens. Quand nous sommes arrivés sur l'île en tant qu'esclaves, les Indiens avaient presque tous été éliminés pas les Espagnols. Du coup, quelques siècles plus tard, quand les esclaves noirs prennent leur indépendance, ils décident de redonner à l'île son nom indien en hommage à ce beau peuple disparu. J'ai cherché comment dire «le jour est là» de façon concise, j'ai trouvé ce nom sioux et ça m'a parlé car je refaisais un clin d'oeil à un peuple disparu, ou presque, d'Amérique. »

Pour Djinn Carrénard et son équipe pour le moins réduite, voir son film sélectionné à l'ACID 2010 (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) à Cannes fut la récompense d'un véritable chemin de croix. Dans toutes les têtes des personnes impliquées règnent une profonde foi en leur travail et un véritable esprit combatif : « Je me suis dit : 'fais le meilleur film que tu peux faire avec les moyens que tu as. » Et les choses peuvent se débloquer très vite... Tout reste possible une fois que tu as prouvé que tu avais la capacité de faire quelque chose. » Tourner sans moyen, par conséquent, sans technicien, ne fait pas peur aux jeunes artistes, très impliqués dans le projet : lorsque certains comédiens jouent une scène, les autres sont mis à contribution pour ventouser les lieux de tournage, évitant ainsi d'éventuels faux raccords par le passage impromptu de passants. « Au niveau du plan de travail, je me suis adapté aux comédiens », se souvient Djinn Carrénard qui occupe du coup les postes de réalisateur, assistant réalisateur et directeur de la photographie. « Je leur ai dit que j'avais besoin de quinze jours pour chacun des couples du film. Chacun a pris sur ses vacances. » Après tant d'abnégation, plusieurs semaines de tournage et, surtout, de montage, Donoma voit une première fois le jour, un matin d'octobre, dans une salle obscure de Saint-Denis.



La presse, pourtant invitée, brille par son absence et laisse la place à un parterre d'amis et de proches venus soutenir les acteurs et le réalisateur. Une première version de 2h28 non étalonnée, dénuée de générique, est projetée directement du logiciel Final Cut Pro sur la toile blanche, Djinn Carrénard n'ayant pas eu le temps de faire un DVD malgré la nuit passé dessus. Une parmi tant d'autres à retourner des scènes, dérusher les plans, les numériser, les monter, les couper, les ajuster pour apporter une cohérence à un film choral des plus ambitieux. Sans être abouti, force est de constater que Djinn Carrénard a un œil, fait preuve d'originalité et sait prendre des risques. **« La caméra de Djinn, c'est comme une excroissance, elle fait partie de son corps. Il est comme un chef d'orchestre, il filme avec son corps, il est capable d'avoir du recul. C'est pour ça, ses flous, j'ai l'impression qu'il les vit complètement, c'est quelque chose de physique... »**, raconte Émilie Derou-Bernal, comédienne aussi énergique que talentueuse dans le rôle d'Analía, une professeure d'Espagnol entretenant une étrange relation avec un de ses élèves. « J'ai un côté très voyeur dans ce que je filme », surenchérit le jeune réalisateur, « et je l'accentue par rapport aux flous, à la caméra qui bouge. On a l'impression qu'il y a une troisième personne qu'on ne voit pas, qu'il y a l'homme invisible et que l'on voit à travers lui. » De cette façon de filmer en ressort une impression de spontanéité que renforce le jeu époustouflant des jeunes acteurs. Si Djinn Carrénard visualise les scènes avec clarté, il préfère s'y prendre autrement pour les communiquer à ses comédiens. « Il avait une idée précise du personnage », précise Émilie Derou-Bernal, son passé, son présent, son futur, ses peurs les plus obscures et il m'en parlait, m'en parlait pour que je puisse bien l'intégrer et le comprendre. En tout, il a passé une dizaine d'heures à m'en parler. »

À l'issue de la séance, Djinn Carrénard, conscient de l'aspect inabouti du film, décide, après des mois de travail, de s'installer de nouveau devant la table de montage : certaines scènes qui ne fonctionnent pas sont coupées, éliminant ainsi des personnages, des histoires parallèles. « J'ai monté beaucoup de clips », explique-t-il, « je suis rodé à ce rythme. Je peux jeter de grosses portions de dialogues ou de film même si j'y suis attaché. » Malgré ces coupes sombres, le métrage ne dévie pas des intentions initiales et les thèmes n'en pâtissent pas, bien au contraire. De nouvelles séquences sont tournées, des personnages prennent de nouvelles directions quand d'autres entrent en scène apportant un éclairage plus approfondi, plus subtil aussi.

Pour en arriver à cette forme aussi intimiste qu'elle est ample, entre chronique sentimentale et drame existentiel, Djinn Carrénard en a fait du chemin.

Film très ancré, de par sa démarche de réalisation, dans son temps, Donoma a titillé, en ouverture et en clôture de la piquante programmation de l'ACID, les pupilles d'un public attentif de tous âges. Les spectateurs, visiblement conquis, restent au débat et Donoma a des chances de bénéficier d'une sortie nationale au début de l'année 2011. Une bonne nouvelle qui donne tout son sens à la remarque de Djinn Carrénard : **« Avec le système qu'on a, avec l'état qui s'engage dans la production, on pourrait avoir le meilleur cinéma du monde. Et avoir des foules dans les salles pour voir des films, et pas que des films divertissants, mais aussi avec du fond. Je n'ai pas la prétention à mon échelle de changer quoi que ce soit, j'ai juste la prétention de dire aux indépendants que c'est possible. »** Et malgré son aspect très dialogué, la mise en scène de Donoma est traversée par un véritable souffle. Un élan qui amène bien des interrogations, en particulier la suivante : **si Djinn Carrénard arrive à un tel résultat sans moyen, qu'en sera-t-il le jour où il aura une véritable production pour l'accompagner ?**

THOMAS ROLAND



OLIVIER BARLET

Djinn Carrénard est un gars qui en veut. Il est capable de convaincre une série de copains, notamment réunis sur les réseaux sociaux, de se lancer dans l'idée folle de faire un film ensemble et que cela tienne la route sur la durée. Le film est là, entièrement autoproduit, sans budget extérieur. Cela veut bien sûr dire que Djinn a joué l'homme orchestre : l'écriture, la caméra, le montage. Et que ce fut un parcours du combattant.

Cela donne finalement une dominante de scènes à la Cassavetes, théâtre fait d'incertitudes et de réactions à fleur de peau, une saisissante prise sur la vie, et quelques autres plus littéraires, moins haletantes, plus élaborées. Les acteurs donnent le meilleur d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leur vécu aussi, guidés par quelques phrases précises mais libres de leurs mots.

La liberté de l'autoproduction reste de revenir sur les scènes, sans la nécessité de tenir le planning financier. Si bien que le comédien est central dans la façon d'écrire le film qui n'est au départ qu'un canevas auquel ajouter la personnalité de chacun, avec un gros travail de connaissance avant les répétitions.

Un tel film n'est imaginable que s'il porte sur l'intime et l'émotionnel, et c'est exactement ce qu'il fait. L'amour ne sera jamais un sujet qui date : cela fait des millénaires qu'on a besoin de le réécrire en permanence et le réadapter au temps présent. Mais pour être pertinent, il faut savoir innover et donc prendre des risques. Donoma est issu de ce risque collectif, mais il est au départ l'interrogation d'un homme sur son propre vécu.

Donoma porte moins sur l'amour en soi que sur ce qui motive ou permet la passion. Et si on pouvait être amoureux d'un inconnu, comme ce couple qui se forme sans mot dire dans le métro et pour qui cela sera un mode de relation ? Et que faire des élans adolescents quand on n'y croit plus vraiment ? Et comment préserver l'amour quand la passion se fane ? Et que peut être la réponse d'une agnostique aux signes de l'amour de Dieu ?

Le résultat est explosif. Donoma déborde d'une sourde énergie qui ne tient pas seulement à la verve des improvisations. Car il est traversé à tous niveaux par la liberté de ton. C'est un langage débridé, très trottoir, notamment de la part de femmes qui savent envoyer les hommes balader. C'est une caméra portée qui sait cadrer pour amplifier le moment mais qui sait aussi se déplacer dans un espace restreint pour capter les facettes des confrontations. Ce sont des plans séquences évitant la fragmentation du ressenti mais assez dynamiques pour s'inscrire dans le rythme global, des plans qui respirent. C'est une attention quasi photographique aux objets, aux détails, qui installe un métadiscours. Ce sont des grains différents selon les scènes, obtenues par l'ajout d'objectifs d'appareils photo sur la caméra. C'est une musique un peu planante qui apaise le tout mais soutient le propos. Et c'est une interférence générale entre les protagonistes qui soude leurs histoires et fonde l'unité du film.

Djinn Carrénard filme des rencontres qui vivent à l'affrontement. Il le fait dans des huis clos préservant la montée de leur intensité. Pour préserver cette densité, le film gagnerait à être un peu plus ramassé pour sa sortie en salles maintenant qu'il a trouvé un distributeur après sa sélection à Acid à Cannes. **Cette sortie est heureuse, car Donoma est un bel exemple de guerrilla filmmaking, cinéma indépendant sans budget, en équipe squelettique et en décors réels, un cinéma de la passion sur les traces de Sweet Sweetback's Baadasssss Song de Melvin van Peebles ou de She's Gotta Have It de Spike Lee, une fort belle manière d'entrer dans le métier.**

PASCAL LE DUFF

UN PREMIER FILM DRÔLE, VIF, SUBTIL

Ce premier film réalisé par Djinn Carrénard a fait l'ouverture à Cannes de la sélection de films défendus par l'Acid (l'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion). Un film tourné avec une économie de moyens, sans budget et pourtant à l'écran, cela ne se voit pas du tout. **Une oeuvre drôle, osée, avec un sens du rythme remarquable, un cadre qui ne souffre jamais de la caméra mouvante, qui bouge dans des espaces parfois très réduits sans que cela devienne oppressant.** La caméra est très proche de ses acteurs, épouse leurs contours et laisse deviner qui ils sont. Un film autour du contact, humain et physique, sensuel, mais avec pudeur. Entre plans-séquence et coupes de montage discrètes, le réalisateur et scénariste aux multiples talents (il est aussi un comédien sensible, le monteur et s'est occupé du cadre, de l'image au grain proche de certaines photos, et du son), le film donne une sensation de mouvement ininterrompu, aussi bien dans les scènes très dialoguées que dans les silences. Les comédiens, tous inconnus, sont attachants et montrent la complexité de leurs personnages, pétris de contradictions, allant d'un sentiment à un autre. **On croit deviner ce qui va se passer et tout à coup, un retournement vient nous surprendre.** Une scène repose sur une impression de mystère ou est proche d'un fantastique sobre et un dialogue déclenche le rire, ou touche. Des discussions autour de la religion mêlent profondeurs des interrogations et un humour teinté d'absurde qui dédramatise ces interrogations sans les moquer.

Une belle écriture, partagée par son auteur-réalisateur qui a écrit certaines scènes et dialogues en détails, et ses acteurs, qui ont parfois improvisé sur un canevas libre mais avec des passages obligés enrichissant leurs rôles de ce leurs personnalités. Parmi eux, on peut souligner les prestations de Emilia Derou-Bernal et Vincente Perez en professeur d'espagnol et son jeune élève Dacio qui s'affrontent de scènes en scènes, chacun essayant de dominer l'autre et n'y arrivant jamais tout à fait, ou encore de Sékouba Doucouré en jeune homme contraint au silence par une jeune femme photographe et qui sait jouer de son passé mystérieux avant de devenir très très drôle quand son passé et son présent vont s'explicitier.

Le scénario est complexe passant d'une rencontre à une autre, revenant vers la précédente. Un film choral dans le sens le plus noble du terme. **Les personnages se croisent parfois au détour d'un plan, et chaque nouvelle séquence enrichit le film, qui fait partie de ces films qui gagneront de la profondeur à chaque vision. Un beau regard sur les sentiments, le couple, les relations entre hommes et femmes, avec parfois un brin de cruauté mais avec beaucoup d'humour.**

La musique de Frank Villabela souligne avec douceur les différents aspects de ce voyage où on parle beaucoup et bien. Un plaisir pour les oreilles aussi bien que pour les yeux.

Une réussite, une vraie, qui donne envie de revoir très vite ce jeune homme derrière et devant la caméra. Si ses précédents courts-métrages sont visibles, c'est très tentant, pour comprendre le cheminement artistique de ce nouveau créateur, qui n'a pas encore 30 ans.





JULIE COUDRY

ENTREPRENEURS, GUERILLEROS, ET ARISTES

Vendredi soir je suis allée voir la projection de DONOMA "le jour est là". Et effectivement dans cette salle nous avons assisté à une véritable naissance. Naissance d'un film, aboutissement d'un projet, naissance d'un cinéma, émergence d'une façon de produire de s'extraire du système pour réaliser...RÉALISER.

Probablement comme dans tous les domaines, dans le cinéma il y a ceux qui portés par une vision, une envie, un esprit qui ne peut pas s'empêcher d'être libre, dépassent les obstacles par eux-mêmes, ceux qui font, qui trouvent les moyens pour réaliser leur projet, qui réalisent leur rêve.

Djinn le réalisateur de DONOMA doit être de cette race-là. Après des études de philo (et oui encore un universitaire(!) il aurait pu comme de nombreux jeunes réalisateurs talentueux créer et attendre..., attendre la prod qui un jour aurait bien voulu reconnaître son talent et lui donner sa chance. Mais il a décidé de se la donner lui-même cette chance en réunissant le collectif "Blueprint Guerilla". Un collectif artistique composé d'un réalisateur, huit comédiens, un graphiste et un habilleur sonore ; prêts à tout pour voir naître leur film : la guerilla artistique. Blueprint Guerilla ou "la marche à suivre pour réaliser son film sans un rond".

Pendant 9 mois le collectif à redoublé d'énergie et de créativité pour mener de front la réalisation de Donoma et du court métrage qui l'a précédé et la promo de leur projet.

Le web a à nouveau été un allié de choix dans cette démarche d'autoproduction : ouverture d'un blog donomaproduct.com à travers lequel on pouvait suivre au jour le jour la progression de la réalisation du film, la préparation des comédiens, des images de tournage ; des opérations virales pour faire monter le "buzz" ; la diffusion d'un court métrage pour teaser ; des soirées de fundraising...

C'est indéniable, cet état esprit transpire entre les images de ce film qui émerge à travers les mailles du système de production classique.

Dans ce film tous les acteurs, incroyables de vérité semblent jouer leur propre rôle, être en roue libre, en totale impro, ils sont dirigés d'une main de maître. Donoma n'est pas un film d'action, ni un film à suspense, ce n'est pas non plus un film ouvertement militant... de la jeunesse, de la poésie, du trash, du sens, du rire, un voyage au coeur de la vie entre silence et flots de paroles, un film qui ne vous lâche pas et vous tient en tension non-stop pendant 2h14.



Donoma, conte de cinéma



Entre home movie et film choral, un premier long-métrage spontané de 2h15 crée la sensation. Produit en contrebande, lancé par l'ACID, soutenu par le GNCR, il est toujours en attente de distribution.

Un buzz certain enfle autour d'un film où un seul et même nom revient aux postes de réalisateur, scénariste, acteur, cadreur, chef opérateur, ingénieur du son et monteur. Eh non, il ne s'agit pas du dernier Vincent Gallo, mais d'un premier film totalement auto-produit, l'un des plus surprenants que le cinéma français ait offert depuis longtemps et qui depuis sa présentation à l'ACID en mai dernier trace sa route dans les festivals étrangers (Pusan, Londres, Montréal, Tübingen) : Donoma. Réalisé par Djinn Carrénard, 29 ans, le film n'a rien d'un délire narcissique et s'affirme au contraire comme l'oeuvre d'une troupe soudée (une quinzaine de personnes, comédiens et affichiste compris). Foisonnant voire débordant, sa séduction tient aussi dans un relatif oubli de la maîtrise. **Il en est de Donoma comme des rencontres avec certaines personnes : on est prêt à passer outre certaines maladresses de style tant y éclate un pur tempérament.**

Venu du clip, « un domaine où j'ai appris à être le seul technicien et où j'ai pu jauger ce que je pouvais faire avec peu de moyens », Carrénard travaille en homme-orchestre avec quelques alliés précieux : sa caméra HDV chaussée d'objectifs d'appareil photo pour conjurer la platitude de l'image vidéo, des micros HF et un sens de la débrouille qui fait émerger le devis global... 150 euros (le prix d'une location de smoking pour une scène finalement coupée au montage), quasi gratuité rendue possible par un système de prêts ou de services rendus (comme filmer les défilés d'un créateur pour pouvoir utiliser ses costumes).

Premier défi : domestiquer l'impro

Si Donoma interpelle, c'est qu'il ose, pour des premiers pas au cinéma, la profusion et l'excroissance narrative en suivant le destin de quatre couples aujourd'hui à Paris, dans une structure chorale où les histoires se frôlent plutôt qu'elles ne se croisent. C'est dans l'adéquation entre précarité des moyens et stimulant inconfort du propos que le film trouve sa force : **une vision de l'amour et du couple nécessairement déséquilibrée, traversée d'élans de mysticisme ou de cruauté et où l'on somme l'autre de répondre à une énigme relationnelle dont il n'entend parfois même pas l'énoncé.** Loin d'un charmant mais frêle « film de bande », Donoma fait preuve d'une mûre et frondeuse âpreté quant à la peinture du sentiment chez les 20-30 ans et ausculte, l'air de rien, certaines relations de pouvoir et d'arbitraire entre hommes et femmes. Cette matière conflictuelle se nourrit de ce qu'une écriture plus orthodoxe éviterait : les tours et détours de la conversation, les répétitions, insistances et variations qui loin d'alourdir le film génèrent son électricité ivre et tchatcheuse.

Pour arriver à un tel résultat, Carrénard a adopté « une méthode hybride entre l'improvisation et l'écriture de dialogue. Il y a peu de films français dont j'apprécie les dialogues, tant la langue française est particulièrement difficile à retranscrire à l'écran. J'aime beaucoup l'impro mais pas sa façon de diluer le propos et de ne plus laisser voir que de l'ego de comédien. Mon objectif, c'était d'arriver à un dialogue écrit avec toutes les imperfections, les tics de langage et même les confusions que l'on a à l'oral en français. J'avais écrit des dialogues, mais je ne les donnais pas à lire aux comédiens. Je préférais travailler avec eux sur « la partie immergée de l'iceberg », ce qui n'est pas dit dans le récit, mais se ressent fortement : leur passé, leurs rivalités, leurs connivences.

Je leur racontais le schéma de la scène, les passages obligés et ils devaient y aller avec leurs propres mots. C'était réussi quand se mettaient en place des duels et des joutes verbales». **Pour qui a vu le film en salle, cette domestication des matchs d'impros consolide la double strate du spectacle Donoma : celle sur l'écran, et celle dans la salle, tant les réactions « en direct » des spectateurs participent de l'élan galvanisant du film.**

Comment, malgré tout, ne pas se perdre avec une telle méthode ? Pour Carrénard qui avoue que « la difficulté aurait été davantage de suivre trois personnages sur une heure et demie », la multiplicité des récits a été plutôt en aide, car elle a aussi permis une fragmentation du travail avec les comédiens « qui ont été chacun sollicités entre sept et dix jours ». Cette segmentation du tournage, laissant ouverte des chemins de traverse pour le montage, ramène aussi au grand naturel à filmer ressenti durant un séjour à New York en novembre 2008. D'une rencontre avec une comédienne en galère de logement naquit un court-métrage non prémédité (*White girl in her panty visible sur le net*), sorte de prequel de *Donoma* (il raconte la rencontre d'un couple qui se séparera dans le long-métrage) et surtout précieux désinhibant. « Même si *Donoma* est principalement un film d'intérieurs et de transports en commun, j'espère qu'il est porté par l'énergie et la photogénie new-yorkaises et qui m'ont aidées à revoir Paris avec des nouveaux yeux ».

Dernier bras de fer : la distribution

Au-delà de sa façon d'échapper aux standards d'écriture et de cinéphilie (Carrénard affirme n'avoir vu récemment que les films de Cassavetes, tant le nom revenait lors des débats post-projection), la singularité de *Donoma* est de parvenir à interroger les modes d'accès au long-métrage dans le système de production du cinéma français.

Si Carrénard désacralise l'objet scénario, ce n'est pas par pur entêtement, mais plutôt par une impatience et une envie d'en découdre directement avec l'objet film, autrement plus bouillonnant et organique que le papier. Les discussions et modifications de récit se passent plutôt après une première étape de montage, lors de projections tests. « En France, on pense que si on en organise, c'est pour sauver les meubles alors que c'est un processus naturel dans le cinéma américain. Dans mon cas, j'avais besoin de ces premiers retours pour densifier mon propos en supprimant une des quatre histoires initiales et en retournant plusieurs scènes mal comprises. »

La démarche globale de *Donoma* apporte une réjouissante, et presque inconsciente, preuve qu'il est possible de prendre à rebours les procédures actuelles qui attendent nos jeunes réalisateurs (scénario qui doit passer le long circuit des commissions, beaucoup de temps de réécriture et d'attente, mais semaines de tournage et de montage réduites à la portion congrue). Cette liberté énergiquement conquise bute encore aujourd'hui sur le dernier maillon de la chaîne : la distribution. En plus de l'agrément du CNC pas forcément évident à obtenir pour les films dits « sauvages », le film se heurte encore aux marchandages des distributeurs quant à sa durée (couper une demi-heure pour obtenir une séance de plus), demande face à laquelle Carrénard reste inflexible et exigeance d'autant plus discutable qu'après son passage cannois à l'ACID, le film peut se prévaloir du soutien du Groupement National des Cinémas de Recherche (label gagné aux côtés des derniers Oliveira ou Wiseman !). Nul doute que ce bras de fer entamé avec les critères du « film sortable ou pas » trouvera une issue permettant au plus grand nombre de juger sur pièces et surtout de constater qu'un autre cinéma français est possible.

JOACHIM LEPASTIER